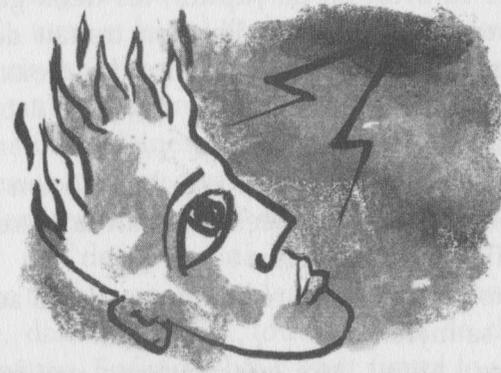


3. LA COURSE DE PHAÉTON



Pour les Anciens, la terre était un disque plat, entouré par la mer, et le soleil tournait autour. Ils se représentaient celui-ci comme un dieu, debout sur son char tiré par des chevaux. Le matin, il sortait de l'océan, à l'est, et, après avoir parcouru le ciel, il descendait dans les flots, à l'ouest, le soir. Chez les Grecs et chez les Latins, le Soleil, ou Phébus, est parfois assimilé à Apollon ; ce n'est pas le cas chez Ovide, qui fait du Soleil et d'Apollon deux divinités distinctes.

Phaéton était un bel adolescent, sûr de lui et surtout très fier d'avoir pour père le Soleil, le dieu Phébus en personne. Il vivait avec

sa mère, une mortelle qui avait épousé le roi d'Éthiopie.

Un jour qu'il jouait avec Épaphus, l'enfant que la nymphe Io avait eu de Jupiter, les deux garçons en vinrent à se disputer. Phaéton traitait de haut son camarade, pourtant fils du roi des dieux. Mais n'était-il pas, lui, Phaéton, fils du Soleil ? L'autre, révolté, lui cria :

« Es-tu tellement sûr que le Soleil soit ton père ? Tu es bien sot de croire ce que te dit ta mère et de te glorifier de ta naissance ! »

Phaéton rougit et ne répliqua pas. Il alla aussitôt trouver sa mère.

« Mère... Mère... Moi qui suis franc, moi qui suis fier, j'ai dû me taire... J'ai honte... Dis-moi, le Soleil est-il vraiment mon père ? Quelle preuve peux-tu me donner ? »

Sa mère, indignée, tendit le bras vers le ciel et, fixant le disque lumineux, jura que le dieu Phébus en personne était vraiment le père de son enfant.

« Si je mens, ajouta-t-elle, qu'il cesse de m'éclairer ! Et que mes yeux le voient pour la dernière fois !... Mais va donc le trouver, Phébus, ton père. Nous sommes en Éthiopie et sa demeure est près d'ici. Interroge-le toi-même. »

Phaéton bondit, tout joyeux. Il traversa l'Éthiopie et prit le chemin qui montait dans le ciel jusqu'à la demeure de son père.

Le palais du Soleil s'élevait sur de hautes colonnes, resplendissant d'or, d'ivoire et d'argent. Les doubles battants de sa porte avaient été ciselés par Vulcain, le dieu forgeron. Il y avait représenté le monde, les eaux, la terre et le ciel. On pouvait y voir les divinités marines, Triton avec sa conque, Protée au corps changeant, le géant Égéon chevauchant le dos énorme des baleines, et toutes les filles de l'Océan. Les unes nageaient, les autres, assises sur un rocher, séchaient leur chevelure verte, d'autres se laissaient porter par des poissons. Il y avait aussi, sur la surface de la terre, parmi les hommes, dans la campagne, dans les forêts, toutes sortes de divinités champêtres. Enfin, en haut, était figuré le ciel avec les signes du zodiaque, six sur un battant de la porte, six sur l'autre.

Phaéton entra. Il se hâtait vers le Soleil, mais bientôt il dut s'arrêter, ne pouvant supporter son éclat. Le dieu Phébus, vêtu d'un manteau de pourpre, était assis sur un trône étincelant d'émeraudes. À ses côtés se tenaient les Jours, les Mois, les Années, les Siècles ; puis les Heures, à intervalles réguliers ; enfin le Printemps, la tête couronnée de fleurs, l'Été, nu, portant des guirlandes d'épis, l'Automne, barbouillé par le jus de la vigne, l'Hiver de glace, à la chevelure en broussaille. Comme Phaéton contemplait ce spectacle prodigieux avec surprise et avec crainte, le Soleil, qui voit tout, l'aperçut.

promis d'exaucer ta demande. Pourtant, écoute-moi, je t'en prie, montre-toi raisonnable... »

Mais Phaéton ne voulut rien entendre et persista dans son projet. Son père eut beau retarder le départ le plus possible, arriva le moment où il dut conduire le jeune audacieux à son char.

Ce char était un cadeau de Vulcain, entièrement fait d'or ; seuls les rayons des roues étaient d'argent. Quant au joug sous lequel on attelait les chevaux, il brillait de l'éclat de mille pierreries, renvoyant l'éclat du Soleil.

Phaéton, rempli d'admiration, prit le temps de regarder tout en détail. Cependant l'Aurore ouvrait les portes de ses jardins de roses. Lucifer, l'étoile du matin, rassemblait le troupeau des autres étoiles et s'éloignait avec elles. Le croissant de la lune pâlisait, le monde entier prenait une couleur de rose.

Phébus alors ordonna aux Heures d'aller chercher ses chevaux dans leur écurie, où ils s'étaient gorgés d'ambrosie, la nourriture céleste des dieux. Ils sortirent, vomissant des flammes. Phébus enduisit le visage de son fils d'une lotion destinée à le protéger des brûlures et fixa sur sa chevelure une couronne de rayons. Puis il lui fit ses dernières recommandations, en soupirant, car il pressentait un malheur.

« Ne te sers pas de l'aiguillon pour piquer mes chevaux. Ils n'ont pas besoin qu'on les presse, il

faut au contraire les freiner. Pour maîtriser leur fougue, tiens fermement les rênes.

Ne traverse pas le ciel en ligne droite. Prends le chemin oblique qui décrit une large courbe. Comme je passe toujours par là, tu n'auras qu'à suivre la trace des roues.

Évite les pôles, ne va ni trop haut, ni trop bas : trop haut, tu risquerais d'incendier les demeures divines, trop bas, de faire flamber la terre... Mais tandis que je parle, la nuit s'achève, l'Aurore luit. Nous ne pouvons attendre plus longtemps. Va, mon enfant, que la Fortune te protège ! C'est une divinité puissante, je remets ton sort entre ses mains. Prends les rênes que voici... Non, attends, donneles-moi plutôt, tant que c'est encore possible... Tant que tu es encore ici en sûreté, laisse-moi, à ta place, répandre la lumière... »

Mais Phaéton n'entend pas. Plein d'ardeur et de joie, il monte sur le char, se redresse, saisit les rênes. Avant de s'éloigner, il remercie son père dont le cœur se serre.

Les quatre chevaux ailés, le Brillant, le Brûlant, l'Éclatant et l'Oriental, hennissent, jettent des flammes et frappent de leurs sabots les barrières que leur ouvre Téthys, reine de l'Océan. Ils s'élancent, ils battent l'air de leurs ailes, ils fendent les nuages amassés sous leurs pieds, ils devancent le Vent d'Est, levé à l'orient au même moment qu'eux.

« Pourquoi es-tu monté jusqu'ici ? Qu'es-tu venu chercher ? Dis, Phaéton, mon enfant, toi que je ne saurais renier pour mon fils ? »

— Phébus, toi qui brilles pour tous sur le monde immense, toi qui te dis mon père, si ma mère ne m'a pas menti, donne-moi une preuve de ta paternité, afin que personne n'en doute et que je n'en doute pas moi-même. »

En entendant ces mots, le Soleil enleva les rayons brûlants qui ornaient sa tête et fit signe au jeune homme d'approcher.

« Tu es bien mon fils, lui dit-il en le serrant dans ses bras. Ta mère t'a dit la vérité sur ton origine. Et pour que tu n'en doutes pas, en guise de preuve, demande-moi ce que tu veux, je te l'accorderai. J'en prends pour témoin le Styx, le marais infernal que je ne connais pas et par lequel jurent les dieux. »

— Mon père !... Puisqu'il en est ainsi, prête-moi ton char et laisse-moi le conduire toute une journée à travers le ciel. »

Phaéton n'avait pas plus tôt prononcé ces mots que le Soleil se repentait de la promesse qu'il venait de faire si imprudemment.

« Si seulement je pouvais rompre mon serment, fit-il en secouant la tête, c'est la seule chose, mon fils, que je te refuserais. Hélas ! il ne m'est pas permis de revenir sur ma parole ! Je peux du moins te déconseiller une tentative si dangereuse. Toi qui

n'es qu'un enfant, tu n'as ni les forces ni l'expérience nécessaires pour accomplir une tâche qu'aucun mortel, aucun dieu – même pas Jupiter – ne peut accomplir à ma place. Tu n'imagines pas comme le chemin à suivre est difficile. Au départ, le matin, la pente est si raide que les chevaux, pourtant fringants, ont de la peine à la gravir. Au milieu du jour, la route franchit de tels sommets que moi-même, en voyant la terre et la mer de si haut, j'en tremble d'épouvante. À la fin de la journée, la descente est vertigineuse et Téthys, l'épouse de l'Océan, qui m'accueille au sein de ses flots, craint chaque soir que je ne me fracasse.

Ne va pas croire que tu trouveras dans le ciel des bois, des villes, des sanctuaires. Non, ce que tu trouveras, ce sont des pièges et des monstres. Les constellations, telles des bêtes féroces, se dresseront à ton approche. Tu devras éviter les cornes du Taureau, l'arc du Sagittaire, la gueule du Lion, les pattes du Scorpion, les pinces de ce crabe qu'on appelle Cancer. Et tu auras du mal à conduire mes chevaux, tant les rênes leur sont insupportables...

Mon enfant, vois dans quelle angoisse tu me plonges ! N'est-ce pas une preuve suffisante de ma paternité ? Renonce à ton projet, demande-moi autre chose, n'importe quoi... Choisis parmi les richesses du monde... Tu ne veux pas ? Pourquoi, jeune fou, te pends-tu à mon cou ? C'est vrai que j'ai

Et bientôt ils s'étonnent de ne pas sentir sur leur cou peser le joug. Sous le faible poids du jeune homme, le char est plus léger que d'ordinaire. Il bondit, comme s'il était vide, ballotté dans l'espace ainsi qu'un navire sans lest entraîné sur la mer. Dès que l'attelage s'en rend compte, il s'emporte loin de la route habituelle. Phaéton prend peur. Il ne sait de quel côté tirer sur les rênes ni quel chemin suivre ; il ne sait comment diriger ses chevaux. Pour la première fois, les sept étoiles de la Grande Ourse, fixées au nord, connaissent l'ardeur du soleil, tentent en vain de lui échapper. La constellation du Serpent, engourdie par le froid polaire, s'éveille et se dresse, pleine de rage. La constellation du Bouvier, lentement, s'enfuit.

Phaéton jette les yeux autour de lui. Il aperçoit, tout au fond d'un gouffre, la terre minuscule. À cette vue, il pâlit, ses genoux tremblent, son regard s'obscurcit. Ah ! comme il voudrait n'avoir jamais touché au char de son père, n'avoir jamais voulu connaître son origine !... Si seulement il était resté en Éthiopie, quitte à passer pour le fils du roi, son beau-père !... À présent que peut-il faire ? Derrière lui, l'espace immense. Devant lui, l'espace, plus immense encore... Entre le levant qu'il a quitté depuis longtemps et le couchant qu'il n'atteindra jamais, il mesure la distance. Que faire ? Il ne sait pas. Il demeure stupide. Il ne connaît même pas les noms

de ses chevaux. Pourtant, d'une main qui tremble, il tient encore les rênes.

Tout autour de lui, dans le ciel changeant, les astres prennent des formes monstrueuses. Le Scorpion s'anime, arrondit ses pattes, étale sa queue et ses pinces courbes, occupant à lui seul la place de deux signes du zodiaque. Quand Phaéton voit la bête, enduite d'un venin noirâtre, le menacer de son dard, il perd la tête. Cette fois, dans sa terreur, il lâche les rênes. Alors les chevaux s'emballent, bondissent dans des zones inconnues, vont où bon leur semble, partout se ruent sans contrainte, tantôt montent, tantôt descendent. La Lune, sœur du Soleil, s'étonne de voir les chevaux de son frère galoper loin en dessous d'elle.

Quant à la Terre, elle souffre sous l'action de la chaleur. Les nuages s'évaporent, les sommets des monts s'embrasent, le sol se crevasse, les moissons d'elles-mêmes prennent feu, arbres et prés se consomment, sources et fleuves se tarissent, les forêts sont anéanties. Des villes, des nations entières périssent, et toutes les montagnes flambent, le Parnasse à double cime, l'Etna, volcan redoutable, l'Hélicon, séjour des Muses, et l'Olympe et le Caucase et les Alpes et l'Apennin.

Si la Terre est en flammes, dans le ciel aussi la chaleur devient intolérable. Phaéton aspire avec peine l'air brûlant ; sous ses pieds, le char est

chauffé à blanc ; les cendres qui volettent autour de son visage l'aveuglent. Il ne sait où il est, où il va, où les chevaux l'entraînent.

C'est alors que la peau des Éthiopiens noircit, que la Libye se transforme en désert et que le Nil, épouvanté, s'enfuit au bout du monde pour cacher sa source, en laissant ses sept embouchures devenir sept vallées de sable. Tandis que les nymphes pleurent leurs sources perdues, les grands fleuves de l'univers s'assèchent et fument au milieu de leurs eaux tariées. Même le Tartare, le pays sombre et souterrain des Morts, est atteint par la lumière qui se faufile par les fissures du sol. Et le roi des Enfers a peur.

La mer rétrécit, des îles nouvelles apparaissent, des plaines sablonneuses remplacent les étendues liquides. Plus de dauphins joueurs, plus de phoques ; les poissons pour survivre descendent dans les grands fonds et les divinités marines se réfugient dans des grottes tièdes. À trois reprises, Neptune, roi de la mer, élève au-dessus des flots son visage et son bras menaçants. À trois reprises, il doit les abaisser, ne pouvant supporter l'air embrasé.

La Terre elle-même se plaint, la Mère nourricière, épuisée, accablée. Elle porte la main à son front avec un tremblement qui ébranle le monde et, s'affaisant au-dessous de son niveau habituel, elle fait entendre sa voix sacrée.

« Ô Jupiter, dieu suprême, si j'ai mérité de mourir, que du moins ce soit par ta foudre... J'ai peine à parler tant la gorge me brûle. Vois, je ne peux plus respirer. Ma chevelure est ravagée, mon visage couvert de cendres. Est-ce la récompense des services que je rends ? Moi qui supporte les blessures que m'infligent la pioche et la charrue, moi qui fournis du fourrage aux bêtes, des céréales aux hommes, et aux dieux de l'encens ? Admettons que j'aie mérité la mort. Mais Jupiter, dis-moi, de quoi ton frère Neptune est-il coupable ? Si tu ne tiens pas compte du destin de la mer, ni de celui de la terre, prends au moins en pitié ton ciel. Déjà de la fumée s'échappe des deux pôles. Lorsque le feu les atteindra, vos palais brûleront. Atlas lui-même n'en peut plus, ses épaules plient sous le poids d'un monde incandescent. Une fois la mer, la terre, les cieux disparus, nous tomberons, comme autrefois, dans la confusion du chaos. Ô Jupiter, arrache aux flammes ce qui reste, sauve l'univers ! »

La Terre n'en dit pas davantage, incapable de supporter plus longtemps la chaleur du brasier. Elle plonge la tête dans sa poitrine.

Jupiter, le père tout-puissant, prend à témoin les dieux, tous les dieux, même le Soleil, que l'univers est en danger, qu'il doit agir pour le sauver. Il gagne le sommet du ciel, brandit sa foudre et la lance sur

Phaéton, lui faisant perdre à la fois l'équilibre et la vie. Puis il arrête l'incendie.

Les chevaux tombent, tentent de se redresser, s'arrachent au joug, s'échappent. Dans l'espace roulent et s'éparpillent rênes, débris du char, rayons des roues brisées, tandis que Phaéton, la chevelure en flammes, dans sa chute traverse toute l'étendue du ciel, en laissant au passage une trace lumineuse, comme le font certaines étoiles.

C'est l'Éridan, un fleuve d'Italie, qui le recueille, loin de sa patrie. Les nymphes des eaux baignent son corps fumant, l'ensevelissent et gravent ces vers sur son tombeau :

*Ci-gît Phaéton l'audacieux,
Qui voulut traverser les cieux
Sur le char du Soleil.
Il ne sut pas le diriger :
Son mérite est d'avoir tenté
Un exploit sans pareil.*

Le père de Phaéton, Phébus, se voile la face toute une journée. Il plonge dans l'obscurité le monde, seulement éclairé par les lueurs de l'incendie.

La mère de Phaéton est folle de douleur. Elle parcourt l'univers à la recherche du corps de son enfant. Enfin elle le trouve, enseveli dans un sol étranger. Elle se prosterne devant lui, elle inonde la

tombe de ses larmes, elle se couche sur la pierre, comme pour la réchauffer.

Le Soleil est décoloré. Il renonce à sa splendeur, il hait la lumière : il ne répandra plus ses bienfaits sur la terre.

« J'en ai assez, dit-il, de travailler sans trêve, sans récompense, depuis le commencement du monde. Que quelqu'un d'autre conduise mon char, n'importe qui... Pourquoi pas Jupiter ? Au moins, pendant qu'il le fera, il sera bien forcé de déposer sa foudre, tout juste bonne à tuer nos enfants. Il devra affronter l'ardeur de mes chevaux de feu. Il comprendra alors qu'il ne méritait pas la mort, celui qui ne sut pas les maîtriser, Phaéton, mon enfant... »

Quand le Soleil se tait, toutes les divinités l'entourent et, d'une voix suppliante, lui demandent de rendre le jour à l'univers. Jupiter lui-même présente ses excuses, explique pour quelles raisons il a agi et, en souverain absolu, joint à ses explications des menaces.

Phébus finit par accepter d'éclairer à nouveau le monde. Il rassemble alors ses chevaux dispersés, encore tremblants d'épouvante, et il les frappe du fouet et de l'aiguillon, pour les punir d'avoir causé la mort de leur maître.

Pendant ce temps, Jupiter, dans le ciel, inspecte la muraille immense qui entoure le domaine des dieux. Quand il a constaté qu'elle a bien résisté,

qu'elle est toujours en bon état, il jette son regard sur la terre et déplore le malheur des hommes.

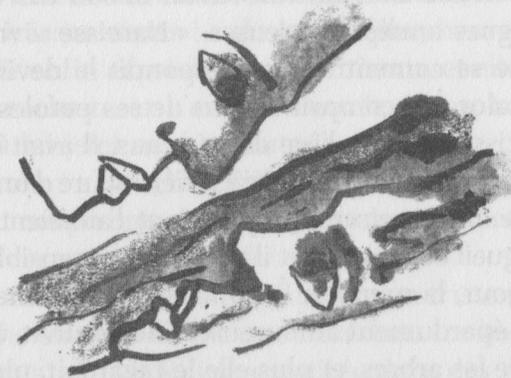
Alors il rétablit le cours des fleuves qui n'osaient plus couler, rend leur eau aux fontaines, leur gazon aux prairies et leur feuillage aux arbres.

Et les forêts aux troncs noircis se mettent à reverdir.

(livres I et II)

4. NARCISSE AU BORD DE L'EAU

✻



L'histoire de Narcisse se déroule dans un cadre de verdure et de fraîcheur : nous sommes dans un pays méditerranéen, où règnent la sécheresse et la chaleur, où l'eau et l'ombre sont précieuses. Nous pouvons remarquer, en lisant les autres extraits d'Ovide, qu'il insiste sur ce point dans plusieurs de ses descriptions.

Au cours des siècles, cette histoire de Narcisse, à la fois poétique et tragique, trouvera des échos chez de nombreux écrivains ; en particulier, le thème du miroir et du double sera exploité dans bien des contes fantastiques ; d'autre part, la fixation excessive à soi-même désignera un trait de caractère, parfois maladif : le narcissisme.